

Instants confinés

Instants confinés

Ouvrage collectif issu d'un atelier d'écriture imaginé
par les Bibliothèques de Mulhouse

Sous la direction de Christophe Fourvel

Avant-propos
Donner vie à ce qui n'était pas

Parler d'un groupe de personnes, d'une ville, d'une nation, d'un événement collectif, c'est déjà accepter de mentir. Sans doute oublions-nous souvent cette simple vérité : aucune phrase, aucun sentiment, aucune description de situation n'a le pouvoir d'embrasser plusieurs vies. Simplement parce que chacun d'entre nous est unique. C'est pourtant ce que nous acceptons (ou feignons d'accepter) quotidiennement en écoutant commenter les hauts et les bas de nos sociétés. Parler des « Français » par exemple, des « Jeunes », des « Aînés » ne veut pas dire grand-chose parce que chacun porte en lui une réalité qui fait offense aux généralités. N'en déplaît aux analystes en tout genre : les vérités statistiques ne sont pas des vérités. Je crois qu'il n'existe qu'une façon d'écouter chaque battement de cœur et cela s'appelle la littérature.

Ce recueil de textes, de témoignages devenus textes (j'y reviendrai) affirme avant tout cette incommensurable pluralité : les cinquante-cinq jours de confinement du printemps 2020 ont constitué des expériences extrêmement diverses pour chacun d'entre nous. Certains ont souffert dans leur chair et n'ont pas eu la force de lever les yeux vers le ciel lumineux qui paraissait au-dessus de nos têtes. D'autres ont goûté le silence nouveau comme jamais ; ressenti une tendresse, un amour pour leur conjoint ou leurs proches qu'ils n'avaient plus éprouvés depuis des décennies. Quelques-uns,

sous la menace d'une déferlante de mélancolie, ont accompli ce qu'ils ne pensaient pas réaliser un jour. D'autres ont simplement poussé un peu plus loin ce qui était leur chemin ordinaire et découvert un autre horizon. Nous-mêmes, en tant que simple individu, sommes le réceptacle de multiples émotions parfois contradictoires. Alors, le confinement qui frappa la ville de Mulhouse, la ville montrée du doigt pour avoir été le lieu du premier cluster de la première vague d'angoisse qui déferla sur notre monde si sécurisé ne fut ni un moment de sidération, ni un moment de peur, de tristesse ou de repli sur soi ; il ne fut pas plus un moment de détente, une parenthèse dans nos vies pleines de douceur et d'insouciance. Il ne nous éloigna des autres pas plus qu'il ne nous rapprocha. Il fut, à l'échelle d'une ville, tout cela à la fois.

Venons-en à ce livre, à ce recueil d'émotions devenues textes ; à ces trente et un Instants confinés et rappelons les faits, pour le lecteur ou la lectrice qui lira ces pages dans un siècle ou une éternité. La médiathèque de Mulhouse a lancé un appel à l'automne dernier, demandant à toute citoyenne et citoyen de cette ville qui voudrait s'exprimer d'envoyer un témoignage, un cri, le reflet d'une humeur, un chant, un poème, un message sur la manière dont il ou elle avait vécu cette période. Puis j'ai rencontré ceux qui, parmi les participants à cette opération, avaient envie d'aller plus loin. Nous avons pu nous réunir dans l'enceinte de la médiathèque. Je leur ai proposé de reprendre leur texte en tentant de se focaliser sur un moment intime, fort, de ce confinement. Cela pouvait être un moment de solitude comme un instant partagé furtivement sur un trottoir ou à

travers l'écran d'un ordinateur. Une image décrochée du passé et venue exhiber sa différence dans notre présent (une fête, une grande réunion de famille, un concert...) ou à l'inverse, rappelant ces similitudes avec ce que nous venions de traverser (un séjour à l'hôpital durant l'enfance, un enfermement lié au danger, à la situation climatique...).

Recentrer ainsi le texte sur un moment particulier était une suggestion plus qu'une injonction, certes insistante mais jamais impérieuse. Elle devait nous aider à en finir autant que possible avec toutes ces phrases qui nous trottent dans la tête mais qui, au fond, ne sont que des emprunts à la rumeur médiatique ; à renoncer au « trop » bon sens qui nous colle à la pensée comme le sparadrap du capitaine Haddock et qu'innervent parfois des colères ou des émotions légitimes, mais toujours vêtues de leurs mêmes costumes sémantiques. Oui, délaisser si possible ce qui relève du prêt-à-porter de la parole pour se saisir de ce qui fait saillie plus grande dans la mémoire, de ce qui faisait chant dans sa solitude, derrière sa fenêtre, dans sa cuisine, pendant sa promenade « d'une heure maximum dans un périmètre d'un kilomètre maximum ». Écrire vraiment nécessitait ici d'écouter sa propre respiration avant de lever les yeux vers ce qui les attire : la foule, le ciel, les proches, le passé ou les arbres.

J'ai donc suggéré, encore une fois, d'adopter cette conduite utopique mais primordiale : n'écrivons que ce que nous sommes, dans ce monde, les seuls à pouvoir écrire. Le reste, le partagé, le déjà-vu et vécu n'est pas à bannir. Il est simplement, déjà, dans la tête du lecteur et bien souvent, il a toute les chances de disparaître entre nos lignes.

Le ton emprunté pouvait ainsi relever de tous les registres possibles : humoristique, sentimental, bizarre, déterminé ou bien sûr, plus triste, tragique ou inquiet. Chacun pouvait exprimer de la mélancolie, de la sérénité, de la joie, de la nostalgie, de la peur... Encore une fois, seuls les chroniqueurs du monde éprouvent la nécessité d'uniformiser nos ressentis. Certes « Mulhouse » a souffert, pleuré ses victimes, s'est sans doute sentie ostracisée, mais chacun n'est pas ce « Mulhouse » débité à la taille grossière d'un titre de journal.

Avec cette ambition de dire sa singularité, une autre, tout aussi haute, n'allait pas manquer de se manifester. Car contribuer à un livre demeure un geste important qui nécessite travail. Nous avons donc convenu, avec les participants, que la version publiée serait au moins la quatrième écrite. Qu'il y aurait ainsi entre nous plusieurs échanges ; qu'à chaque nouvelle mouture, je tenterais d'être ce lecteur exigeant, extérieur, qui taquine le texte et interpelle l'auteur sur le bien-fondé d'un mot, d'une virgule, d'une digression. La question sous-jacente était simple, sans autorité : « Êtes-vous sûr de vouloir dire cela et de cette façon ? » Et bien entendu, la réponse finale appartenait toujours à l'auteur.

Je ne sais pas si tous les textes publiés ont acquis, par la grâce de ce travail, une qualité remarquable. Mais ils constituent tous un « plus haut, plus loin, plus fort », pour chacun des auteurs et c'est à cela que nous sommes heureux et émus de prétendre. Ainsi ces Instants confinés quittent-ils désormais largement la rive du témoignage, de la parole

libératoire qui exorcise un peu de mal-être, de son impuissance ou de son chagrin pour se confronter à la littérature. Pour sentir, comme le rappelle la philosophe Marie Robert en se référant à Bergson, qu'il n'existe « pas de joie plus profonde que de donner vie à ce qui n'était pas ». Tous ceux qui se sont coltiné une page blanche jusqu'à y voir affleurer lentement une vérité intime, connaissent ce bonheur.

Reste à évoquer un dernier plaisir qui appartient à nous, lecteurs : celui de découvrir la nudité des sentiments de l'autre. C'est ce à quoi invite ce recueil de trente et un textes écrits suite à cet exceptionnel printemps mulhousien. Merci à leurs auteurs pour leur enthousiasme, leur ténacité et leur confiance. Grâce à eux, à cette initiative portée par une municipalité, une médiathèque, un éditeur et un écrivain, nous avons pu donner naissance à ce livre, comme « une vie à ce qui n'était pas », qui balbutie, s'éveille, prend corps, hurle, rit, se questionne, s'enferme, se réjouit de ses masques, s'évade, danse ou pleure...

Vous verrez, il y a un peu tout cela dans ces instants confinés.

Christophe Fourvel

*

Les rues sont désertes et dans le ciel, limpide et clair en ce jour de printemps, un ballet d'hélicoptères vole au-dessus de nos têtes. À l'hôpital du Moenchsberg de Mulhouse, on évacue les malades les plus touchés vers d'autres hôpitaux. Quand la nuit tombe, ce va-et-vient continue inlassablement : j'aperçois les lumières clignotantes des hélicoptères, tels des insectes géants bourdonnant et voltigeant. Combien sont-ils à être transportés ainsi ?

Je me décide les premiers jours du confinement à faire quelques courses et à passer à la pharmacie. Visions presque apocalyptiques d'une ville plongée dans l'immobilité : rien n'est détruit évidemment, mais quasiment tout est fermé et l'activité humaine drastiquement réduite. À l'entrée du supermarché, la longue file d'attente me donne la sensation que j'ai plus affaire à un centre de ravitaillement qu'à un magasin d'alimentation.

À la caisse, un homme ose se plaindre des prix des légumes et hurle son indignation. Est-ce vraiment le bon moment pour cela ? Je sens ma colère monter contre lui. Je la refoule *in extremis* et finis également par haïr la grande distribution et sa manière de profiter de la situation. Je constate que les rayons de papier toilette, de farine sont bien vides, comme le laissait entendre la rumeur... Qu'ont-elles donc toutes ces personnes à

vouloir acheter autant de ces produits ? N'ont-elles pas envisagé un seul instant de partager ?

La pharmacie est un véritable bunker. Là aussi la file d'attente est longue, chacun doit prendre ses distances et porte un masque pour se protéger. Le bâtiment est barricadé comme si nous vivions un état de siège. Les médicaments sont délivrés par une petite trappe située sous une vitre, sans aucun contact direct avec l'employée. J'entends à peine ce qu'elle me dit... les « bonjours » et les « mercis » s'évanouissent pour laisser place au strict nécessaire.

Au fil des jours, j'éprouve de plus en plus le sentiment d'être privilégiée : je travaille tant bien que mal chez moi, je m'occupe de ma fille et de son programme scolaire et je reste en contact avec ma famille via Skype et WhatsApp. La maison se transforme en un véritable cocon, j'y suis bien finalement... Tout est confortable et lorsque je parviens à m'endormir le soir, je me sens légère et débarrassée de toute contrariété. Je ne dépense plus d'argent, car hormis l'alimentation, il n'y a plus grand-chose à acheter, à consommer. Plus rien ne me semble vraiment utile, je réalise que j'ai déjà tout, que j'ai bien assez.

Je n'ai plus à planifier quoi que ce soit, à organiser de sorties protocolaires ou de sempiternelles obligations administratives : je me laisse porter par le temps qui passe, voilà un luxe auquel je ne m'étais jamais adonnée.

Il me semble aussi que le temps de l'humilité est venu. J'ai pris conscience de mon statut de privilégiée et cette période de pause contrainte est propice à la

réflexion : pourquoi fais-je partie de ceux pour qui la vie a finalement été si simple ? Pourquoi la condition humaine doit-elle être à ce point si disparate aux quatre coins de la terre ? Pourquoi ne pourrait-on pas enfin vivre en paix et en harmonie ?

Car lorsque ces longues journées se terminent enfin, je ne peux m'empêcher de penser à ceux qui n'ont rien, à ceux qui doivent fuir, à ceux dont la vie est à moitié suspendue au-dessus du vide, à ceux à qui l'on ne donne aucune chance et qui vivent la misère jusqu'à un point de non-retour. Est-ce donc ainsi que vivent les populations de pays en guerre ? Dans l'incertitude et l'absence de perspective ? dans l'attente de jours meilleurs, d'espoir et de renaissance ? Que puis-je faire et qu'ai-je donc à leur offrir ? Je l'ignore. Cependant je pense à eux, au plus profond de mon être et de mon cœur.

Delphine